62e ANNEE (7e série) N° 37 11 SEPTEMBRE 1952

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Les dessous de la guerre de Corée. — II. Evolutionnisme et fixisme. — III. L'expansion de la culture française. — IV. Le Canada, terre de fidélité. — V. Le dogme de la Création, en face de la science moderne. — VI. Lettres de Bergson sur Dieu. — VII. La vie des Oiseaux. — VIII. La poésie de la « *Balance intérieure* », de Charles Maurras. — IX. Le problème de la Dot, en Afrique noire. — X. Evêque et vedette de la télévision. — XI. Conversation avec saint Augustin.

I

M. Fernand Gigon revient de Corée et d'Indo-Chine. Il parle en témoin oculaire et aussi en témoin attentif. Et il nous entretient dans la revue *Hommes et Mondes* de juin et de juillet 1952, des **Dessous de la Guerre de Corée.**

Il résume sa pensée, dès les premières lignes, en cette phrase sinistre :

« Côté rouge, les morts ne sont pas des morts seulement, ce sont des assassinés politiques. De tous les rapports d'experts américains envoyés de Corée au Pentagone, celui qui est arrivé à cette conclusion a produit le plus de sensation. »

Que veut-il dire ? Ceci : Mao-Tsé-Toung envoie à la mort, toujours de la même manière, en rangs serrés, des soldats qui ont appartenu à l'armée de Tchang-Kaï-Tchek. Pour lui, ces soldats sont des traîtres latents. Ils sont bons pour la boucherie ! C'est horrible, mais c'est ainsi. Trois fois de suite, au cours de 1951, les Chinois ont attaqué, avec des effectifs importants. Trois fois, ils ont été hachés. Le chiffre des tués chinois doit osciller entre 120.000 et 130.000, auxquels il faut ajouter 50.000 prisonniers et 25 à 30.000 blessés.

« Retour du combat un G. I. me disait, écrit M. Gigon : « Ce n'est pas une guerre, c'est Chicago. On se poste derrière sa mitrailleuse, on presse une gâchette, sans faire un mouvement de balayage... De sa main libre, on pourrait fumer une cigarette. Les Chinois attaquent par rang de quatre, parfois plus. Ils se font hacher à cinquante mètres de notre position. Quand les premières vagues sont tombées, d'autres s'élancent et à leur tour se font tuer... »

Le Chinois sait pourtant se battre. Il est plus dangereux en patrouilles limitées qu'en bataille rangée. Les Américains en sont arrivés à cette conclusion : cette stratégie est préméditée. Elle fait partie d'un plan d'épuration politique.

Les chefs militaires sont prudemment à l'abri, au-delà du Yalou et ne viennent jamais sur le front. Leur tactique est toujours la même : enveloppement par les ailes. Mais la réplique américaine est simple et brutale. Quand l'enveloppement menace de se réaliser, les Américains sautent en jeeps et se précipitent à l'arrière. Ils créent un vide dans lequel s'enfournent les assaillants. Mais alors, l'aviation survient et lance ses « containers » de napalm sur le terrain abandonné, mais envahi par l'adversaire.

« Le napalm alors transforme chaque montagne en Vésuve. Le feu coule sur tous les flancs, dégage une chaleur de 3.000 degrés et carbonise sur place arbres, herbes et hommes. Les soldats s'enfuient, échappent parfois à cette lave meurtrière, mais rarement à ses conséquences. S'ils ne sont pas touchés par le napalm lui-même, ils meurent deux jours après leur contact avec cette haute température, les bouches asséchées. »

Après quoi, les Américains réoccupent le terrain volontairement perdu !

Le scénario est toujours le même et cependant, cela se continue, de la part des Chinois, sans changement. M. Gigon étudie les raisons de cette tactique et il en trouve quatre :

— 1° Les généraux chinois, réfugiés en Mandchourie, ne sauraient innover. Ils seraient traités de déviationnistes. Ils appliquent à la lettre des méthodes qui ont fait leurs preuves dans les immenses plaines russes, mais n'ont plus aucune valeur dans un théâtre de guerre formé d'un réseau de collines à peu près indéfini. Avant d'être stratèges, ces généraux sont communistes !

— 2° L'armée chinoise compte environ 900.000 transfuges de l'armée du Kuomintang. « Ce sont les assassinés ou les purgés du jour ». Comme le disait un général chinois : « Chez nous, les morts font de bonnes statistiques. »

— 3° Le *Livre blanc* de Washington a précisé que les U.S.A. ont fourni, en armes et munitions, pour 2 milliards de dollars de secours à Tchang-Kaï-Tchek. Tout cela est tombé aux mains de Mao-Tsé-Toung. Mais le stock doit arriver à son épuisement. Les Chinois font appel maintenant à l'armement russe et ils en vérifient l'efficacité. Ce sont des expériences que l'on fait *in anima vili*, puisque les victimes du côté communiste sont des indésirables ou des suspects.

— 4° On se demande si, en outre, l'inefficacité chinoise n'est pas une duperie supérieure, analogue à ce qui se passa en janvier 1940, en Finlande, lorsque les soldats russes étaient chaussés de savates !

Du côté Pentagone, on peut préparer une riposte à la méthode chinoise, alors que s'il y avait une

guerre du côté russe, les méthodes seraient tout autres ! « C'est pour cela que la guerre de Corée n'est pas, tactiquement, un prélude à une guerre mondiale. »

Loin du front de Corée, on estime que des instructeurs russes entraînent en ce moment, selon des procédés russes, environ 2.500.000 hommes, du Yunnan au Shansi.

Une autre observation de M. Gigon, c'est la transformation de la guerre en une entreprise de bureaucratie. « La tente d'un général ressemble à un bureau de technicien ou d'architecte. Il maîtrise une machine complexe qui fonctionne sans heurt, sur un système de roulement à billes. » Chaque officier est spécialisé et connaît son affaire à fond, mais rien ou peu de chose à côté. On ne tient presque aucun compte de la personne, mais seulement du nombre. — Nous parlons du côté américain. — On dira par exemple : « Notre *task-force*, composée de 3 tanks, 42 F. M. (fusils-mitrailleurs) ; 12 mitrailleuses et soutenue par 30 « Sabres » (avions), a réussi... »

« J'ai toujours l'impression, qu'en Corée, les hommes n'existent pas. Ils sont les fonctionnaires d'une machine et d'une mécanique qui imposent leurs lois et leur présence. »

Cette impression défavorable doit cependant être corrigée, et même grandement, par l'observation suivante : nulle part autant que dans l'armée américaine on n'a le souci de la préservation du soldat par l'intervention de la machine. L'officier américain ménage ses hommes. Il s'agit non de faire des actes d'héroïsme, mais d'être « efficace ». L'efficience l'emporte sur le facteur vaillance.

« Moi, disait un officier des renseignements américains en souriant, j'aime mieux parler à un homme qui a retraité qu'à un héros mort. »

En France, nous avons trop souvent fait la guerre avec les poitrines. Les Américains préfèrent opérer avec la matière et la mécanique. L'acier est moins cher que l'homme !... Ce que M. Gigon fait ressortir aussi avec force, c'est l'acharnement et l'habileté avec lesquels les Chinois font leur propagande parmi les Américains. Ils répandent à profusion des tracts, des appels de toute nature. Ils citent les chiffres des bénéfices des firmes américaines et des banques de Wall-Street, et ils ne cessent de dire au soldat américain : « Vous vous faites tuer ici pour engraisser des actionnaires ! Vous ignorez sûrement que nous nous battons ici, tous, vous comme nous, contre le même adversaire : Wall Street. » Cette propagande ne semble pas avoir grand succès, car elle est détruite par le spectacle de la servitude humaine, en régime communiste !

Autre constatation : les avions russes surclassent les avions américains, mais le radar russe est moins précis, et le pilote russe est moins sûr, moins entraîné que l'Américain. L'aviation américaine a sûrement le dessus dans la lutte aérienne, bien que les communiqués américains omettent de parler de leurs pertes, en ne signalant que celles de l'adversaire.

Citons en terminant les conclusions de M. Gigon :

« En Corée, les hommes servent la machine qui, elle, lutte, attaque, écrase, intervient, sous des formes de plus en plus diverses. Le Pentagone compte par « unité-matière » et sa stratégie est d'abord géométrique. L'état-major français compte par « unité-homme », et sa stratégie est d'abord humaniste. La première coûte effroyablement cher et ne se conçoit que dans un pays riche en matières premières. La seconde use une nation au ralenti, la dévitalise. Dans les deux cas, elles alimentent les cauchemars des hommes et leur enlèvent toute espérance. Telle est la tragique leçon qui découle d'un séjour sur les fronts de Corée et d'Indochine. »

Nous n'avions pas besoin de cela pour nous donner l'horreur de la guerre ! Mais nous avons encore davantage l'horreur de l'esclavage !

II

Le R. P. G. Bosio, S. J., fait, dans la *Civiltà cattolica* du 21 juin 1952, quelques réflexions intéressantes sur la question de l'évolutionnisme. Il intitule sa note : **La fascination de l'Évolution et les expériences génétiques.**

Le R. P. accroche ses remarques au petit volume que vient de publier le spécialiste Alberto Pirovano, directeur de l'Institut de Frutticulture et d'Electrogénétique de Rome, sous le titre (en italien) : *Possibilité et limites du transformisme.* — Ce que note d'abord le P. Bosio, c'est que les savants se divisent toujours en deux blocs : les transformistes et les fixistes. Mais ces deux blocs sont fort inégaux. S'il s'agissait d'une question à régler à la majorité de voix, le transformisme serait promptement vainqueur. Mais il n'est pas question ici d'instituer un *referendum*. D'où vient cette sorte de « fascination » qu'exerce l'évolutionnisme sur les esprits des savants ? Il est difficile de le dire. Il ne s'agit aucunement, remarquons-le bien, d'hostilité à la foi. Il y a des transformistes croyants, en très grand nombre. La prétention de se passer de Dieu, au moyen du transformisme, est définitivement enfantine. Il y aurait plutôt davantage de raison de faire appel à l'action créatrice, dans l'hypothèse évolutionniste que dans l'hypothèse fixiste. On le verra plus loin. S'agit-il donc d'arguments scientifiques ? Les savants eux-mêmes avouent que non. Voici par exemple ce que dit M. Pirovano :

« Le secteur des naturalistes est divisé — grosso modo — en deux groupes principaux : celui, fort nombreux, des évolutionnistes ou transformistes..., et celui des fixistes. En faveur des premiers, les apports expérimentaux fournissent des preuves bien sûres de la *possibilité* encore survivante et agissante de l'évolution de l'espèce ; les seconds n'ont aucune preuve et ne peuvent en proposer aucune » (p. 9).

L'auteur ajoute cependant que les fixistes ont cet avantage de dire que l'évolution des espèces ne dépasse pas certaines limites que les évolutionnistes ont cependant franchies très largement.

Est-il vrai qu'il y a des *limites* à l'évolution ? Telle est la véritable question que se pose M. Pirovano. Il examine d'abord les preuves invoquées par les évolutionnistes, et tirées des fossiles. Il les estime incertaines, car les fossiles sont des restes trop fragmentaires pour qu'on puisse en tirer quoi que ce soit de sûr. Il se demande très justement ce qui arriverait si nos espèces d'aujourd'hui et tous nos livres étaient détruits, et qu'au bout de 50.000 ans, des savants futurs en découvrent des fragments. Il est infiniment probable, selon lui,

qu'ils rapporteraient à des espèces différentes des fragments que nous savons, nous, appartenir à la même espèce, mais à des stades différents de leur croissance.

Ne parlons donc pas des fossiles. Ils sont biologiquement muets. Il ne nous en reste que des empreintes, ou des fragments incomplets et dont l'interprétation est tout arbitraire.

D'autre part, M. Pirovano est sceptique sur les possibilités privilégiées d'évolution provenant des conditions antérieures aux nôtres, au point de vue atmosphérique. Dire que l'évolution a cessé de nos jours, parce que les conditions sont devenues moins extrêmes, que l'action des causes d'évolutionnisme est moins puissante, c'est pure invention. Tout au contraire, l'homme dispose de nos jours de techniques d'action sur les plantes et sur les animaux que la nature laissée à elle-même n'a probablement jamais possédées. Si donc nous pouvons faire évoluer les plantes, il n'y a pas de raison de croire que la nature a pu mieux faire que nous jadis. Quel est donc notre pouvoir à nous actuellement ? Voilà, selon M. Pirovano, le véritable problème. — Or, il est certain que nous pouvons faire évoluer les plantes, au moyen de la sélection, à quoi s'ajoute la culture intensive au point de vue nourriture et lumière. Voici par exemple une betterave à sucre : à l'état sauvage, elle contient de 5 à 6 % de saccharose ; or, en 140 ans de culture, l'homme a réussi à l' « éduquer » jusqu'à en tirer 16 à 18 %, avec des individus atteignant 22 à 25 %. Or, les individus les plus fertiles en sucre peuvent se reproduire, à la seule condition qu'ils soient : 1° sélectionnés, et 2° bien fournis en engrais et lumière.

Voilà qui nous indique comment la nature *a pu* agir pour obtenir des espèces différentes. Mais méfions-nous. Pirovano croit que la nature a toujours eu beaucoup de peine à réaliser seule les conditions que l'homme réalise : les sarclages, les fumages, notamment. Et il faut au contraire tenir grand compte du fait que, dès que l'homme retire sa vigilance et laisse aller les plantes améliorées par lui, elles reviennent spontanément et très vite à leur état sauvage antérieur. Les individus que nous obtenons par la culture sont peu résistants et très vite stériles !

Cette dernière remarque est très forte. Elle implique une véritable continuité de l'espèce naturelle, en dépit de nos efforts pour la modifier. Supposons que l'homme disparaisse de la terre ; en peu de temps, toutes nos variétés de roses, de fruits, de chiens, de chats, etc. seraient revenus à l'état sauvage. Aucune de nos créations artificielles n'aurait assez de force pour se maintenir au sein de la nature laissée à elle-même.

Nous ne produisons donc par notre culture que des avortons d'espèces. C'est là une conclusion bien grave. Et le P. Bosio termine ses réflexions de la façon suivante :

« S'il est vrai comme le dit l'auteur (étudié), — M. Pirovano — qu'il ne faut pas admettre de « temps privilégiés », quelles sont donc les possibilités du transformisme ? — Il n'en reste aucune, car les *limites* des variations au sein des organismes sont tellement étroites qu'elles ne dépassent pas les frontières de l'espèce naturelle. Et pourtant, en vertu de cette fascination que l'idée évolutionniste exerce sur l'esprit des biologistes, M. Pirovano parle d'*évolution* limitée et retient que les fixistes « n'ont vraiment aucune preuve en leur faveur et n'en peuvent proposer aucune ». Mais en réalité, tout son livre est une réfutation du transformisme et il constitue une mine non négligeable de preuves en faveur du fixisme ! »

La question demeure donc toujours ouverte. Les évolutionnistes se réfugient dans la reconstruction d'un passé, où ils introduisent des facteurs qui ne jouent plus de nos jours. Pour notre expérience donc, le fixisme est la réalité même. L'évolutionnisme n'est qu'une hypothèse génétique, pour cette période mythique où les conditions étaient toutes différentes de celles que nous constatons aujourd'hui. Autant dire que l'évolutionnisme est une vue de l'esprit, une mode, un système. Mais dire qu'il est une certitude scientifique n'est pas scientifique, puisque cela ne tombe pas sous l'expérience, seule reine de la certitude scientifique.

III

La *Vie intellectuelle* consacre son n° d'août-septembre, en entier, à **l'expansion de la culture française dans le monde.** C'est au moment où, politiquement, la France a l'impression d'être diminuée, dépassée, peut-être même systématiquement méconnue et négligée, qu'il est consolant de dire que la culture française garde son rayonnement à travers la planète. Nul ne peut ignorer qu'en dehors de France, on parle le français. Des millions d'hommes, en Belgique, en Suisse, au Canada, à Haïti, n'ont pas d'autre langue. Des millions d'autres, en Afrique, en Asie, en Amérique, parlent français par goût, par habitude, par intérêt même. Enfin, il est bien peu d'hommes, dans l'univers, qui prétendent se dire cultivés, en ignorant le français. La comparaison avec le grec, au sein du monde romain, vient d'elle-même à l'esprit.

Et pourtant le Français de France, la plupart du temps, ne sait rien de tout cela ou s'en soucie fort peu. L'*Encyclopédie française* elle-même ne donne à la littérature française du Canada qu'une dizaine de lignes incolores. Des savants tels que Bédier et Hazard n'ont pas parlé de la littérature haïtienne. Et les Haïtiens souffrent de cette sorte d'indifférence à leur égard. Il est donc utile de faire entendre les voix qui, hors de France, nous parlent de la culture française.

La *Vie intellectuelle* fait entendre d'abord un Belge, M. J. Ladrière. Nous ne pouvons songer à donner ici, même en abrégé, le contenu — très substantiel — des diverses études qui composent le numéro que nous avons tenu à signaler. Bornons-nous à de brèves indications.

La Belgique a fait entrer dans les rangs des écrivains les plus distingués de langue française, des hommes tels que Charles Plisnier et Henri Michaux. Mais elle possède en outre un grand nombre d'écrivains de second plan, et qui sont tout de même de grand talent. Chose curieuse, la Belgique semble produire plus de poètes que de romanciers. Par contre, peu de philosophes, à part ceux de Louvain. Mais Louvain « ne touche qu'un nombre restreint d'étudiants », et « n'agit pas sur la vie

réelle du pays : son influence s'exerce plus sur le plan international que sur le plan national belge. » Le Belge « se défie de l'universel ». Il est réaliste et pratique, il aime l'érudition, le travail sérieux et solide, mais il manque d'esprit de synthèse et se porte malaisément vers les grandes envolées de l'esprit.

M. R. Savioz nous parle ensuite de la Suisse. où un million de citoyens sur quatre que compte le pays, parlent notre langue. On les appelle les « Romands ». Mais attention : « l'esprit romand n'est pas l'esprit français ». On y trouve de nombreux provincialismes, des intonations variables de canton à canton, comme du reste, chez nous, de province à province. Le Français de Picardie n'a pas l'accent de celui de Provence !

Si l'on trouve des Romands qui voudraient « échapper à la fascination française », la majorité semble disposée à approuver cette magnifique affirmation de Gonzague de Reynold, l'un des plus grand noms de la littérature romande :

« Je comparerai la France au feu sacré perpétuel, où nous allons, quand notre humble foyer s'éteint, chercher, dans nos mains pleines de cendres, les belles braises incandescentes avec lesquelles nous rallumons notre bois mort ramassé dans les forêts du Jura, des Alpes ou du Plateau. »

Et M. Savioz estime que les Suisses viennent demander à la France le goût des idées claires, une certaine ouverture du goût, une audace de la pensée, un « polissage » du parler et des façons un peu rustiques qui sont propres à la Suisse. Mais les Romands sont, eux aussi, un peu froissés du peu de place que nous leur faisons dans l'exposé historique de la littérature française.

Les Canadiens de langue française sont environ 3 millions 1/2 sur 13 1/2. Ils sont en très grande partie dans la province de Québec, trois fois grande comme la France, et ils sont les descendants des 60.000 Français vivant au Canada, au temps du néfaste traité de Paris, en 1763, qui céda le pays aux Anglais. La culture française est là une tradition sacrée entre toutes. Mais, nous dit très justement, M. R. Lémelin, elle n'est pas où l'on pourrait croire.

« La culture française... ne consiste pas seulement à parler le français. La culture française, c'est une façon d'être, de penser, de vivre. Dans nos écoles, dès que nous savons lire, nous apprenons le catéchisme et les fables de La Fontaine. Et plus tard Racine, Hugo, Corneille, Balzac. »

Le Canadien français n'apprend et ne parle l'anglais — souvent de manière très imparfaite — que comme une langue étrangère. Le français n'est pas une mode, un engouement, une habitude, mais le fond même de l'esprit et du cœur. Bien des gens du peuple, qui ne savent rien de la littérature française, se sentent, au Canada, Français dans l'âme. On les a vus, « éclater soudain en sanglots, sans trop savoir pourquoi, en apprenant par la radio en juin 1940, que la France venait de tomber aux mains des Allemands. »

M. Lémelin lui-même nous confie qu'il écrivit son premier roman en cachette, avec la persuasion qu'on ne peut écrire en français qu'en France, mais en mettant dans son œuvre toute la fraîcheur de son cœur : *Au pied de la Pente douce*. Il montra son manuscrit en tremblant à un notaire, qui le fit passer de mains en mains jusqu'au jour où un éditeur de Montréal annonça à l'auteur qu'il allait le publier. Succès énorme : quinze mille exemplaires, en quelques mois. Lémelin fut connu, loué, invité, décoré. Mais l'hommage le plus émouvant lui vint de la visite de Georges Duhamel, lors de son passage à Québec. Duhamel lui donna quelques conseils comme à un jeune confrère. « J'en pleurai presque de joie », avoue M. Lémelin. Un peu plus tard, un prix de l'Académie française. Puis brusquement, plus rien ! Et il en fut vivement attristé. presque scandalisé. Il se tourna vers l'Amérique, où l'on avait traduit son œuvre, et écrivit : « Nous sommes des Américains de langue française... »

« Je détournais brusquement, conclut-il, de la France un regard que nous tous, ici, dirigeons naturellement vers elle. »

Mais son expérience de la vie américaine eut tôt fait de le ramener à la vérité profonde de son être. Il écrivit un second roman, *Les Plouffe*, qui eut encore plus de succès que le précédent, il vint en France, allant d'émotion en émotion, eut, en trois semaines, les aventures les plus drôles et il résume ses impressions en ces lignes :

« Tous ces Français du peuple étaient charmants, je les sentais eux-mêmes heureux de l'être. Ils étaient si près de moi, ils étaient mes frères. »

Il regrette cependant deux choses et il le dit nettement : en premier lieu, un certain scepticisme désabusé, une sorte d'amertume hautaine, chez nos intellectuels ; en second lieu, une trop grande indifférence et méconnaissance pour la culture française et ses manifestations hors de France. Les Canadiens portent en Amérique l'éclatant flambeau de cette culture française et nous ne devrions jamais l'oublier !

Nous ne pouvons que signaler, après cela, l'étude de M. Lionel-C. Durel, professeur de français au collège Newcomb, sur le français en Louisiane. Les vieilles familles françaises de ce pays, avec des moyennes de 14 à 20 enfants, ont produit là-bas, en sept générations, environ 700.000 âmes, parmi lesquelles fleurit la culture française, sous la forme catholique, autour de cette capitale exquise : *La Nouvelle-Orléans*, ville de Jeanne d'Arc et de saint Louis !

Enfin, Haïti, ancienne colonie française de Saint-Domingue, devenue indépendante en 1804, peuplée exclusivement de nègres et de mulâtres, a conservé le français comme *langue officielle unique*. On y compte environ 3 millions d'habitants. L'élite s'exprime très purement et a produit une riche littérature, trop peu connue en France. Les masses, elles, s'expriment en créole, qui est un patois français.

Le reste de ce numéro de la *Vie intellectuelle* consacré à la culture française contient des vues très intéressantes sur la nécessité pour les Français de voir large et profond et d'acquérir « le sens cosmique ». Nous voudrions, quant à nous, faire le vœu que les Français comprennent que c'est par leurs missionnaires catholiques que la culture française pénètre le plus intensément et le plus utilement dans les pays les plus divers et les plus lointains, et que tous les Français qui portent

cette culture à travers le vaste monde ont intérêt à y porter un « témoignage catholique ». Je dis cela en particulier pour mes chers compatriotes les Corses, puisqu'ils sont, à proportion, les plus nombreux à s'expatrier et à faire carrière dans les diverses parties de l'Empire français.

IV

Nous venons de parler du Canada, en tant que terre de culture française. Il n'est pas moins une terre de foi catholique. C'est la revue *Ecclesia* (française) qui nous le redit, en son n° d'août, sous ce titre : **Le Canada français, terre de fidélité,** Notes prises par un voyageur. Bien sûr, dit l'auteur anonyme, on savait tout cela, mais c'est autre chose de l'avoir lu dans les livres et autre chose que de le constater *de visu*.

C'est bien au Canada que le catholicisme s'identifie à la tradition ancestrale, et par là-même à la culture française et à la civilisation. Le catholicisme ne cesse de faire des progrès dans l'ensemble de la Fédération canadienne. Il atteint désormais près de 40 % de la population totale. Et sur le nombre des catholiques du Canada, 70 % sont de la province de Québec, la province française. Le plus beau centre de fidélité catholique est le « comté » des Trois-Rivières, où l'on compte 97 % de catholiques. Mais il ne faut pas s'arrêter aux chiffres. C'est bien ici qu'il faut dire : *non numerantur sed ponderantur*. Il ne faut pas regarder seulement au nombre, mais à la qualité, au sérieux, à la profondeur de foi et de moralité catholiques.

La première chose qui frappe le voyageur, c'est le volume des établissements religieux : églises, séminaires, jouant le rôle des lycées en France, couvents d'innombrables congrégations, et cela non seulement dans les villes, mais dans les campagnes les plus reculées. Le dimanche, les églises sont pleines à craquer. « Il est à peu près impossible à un Canadien qui se déclare catholique de manquer la messe, sans encourir l'unanime réprobation. » Ainsi en était-il partout au Moyen Age catholique. Le respect humain, ici, joue à rebours du sens ordinaire de chez nous !

Mais il n'y a pas que le respect humain. Il y a la foi, la conviction profonde.

« On ne considère pas sans émotion ces croyants fervents qui, à Montréal, gravissent à genoux les cent marches qui conduisent à l'Oratoire de Saint-Joseph, et les innombrables lampes allumées dans ce sanctuaire à la mémoire de cet étonnant petit frère André, dont la volonté et la foi sont des modèles, ont, elles aussi, valeur de témoignage. »

Une preuve encore de cette foi canadienne catholique c'est la réussite mondiale de la revue *Marie* [1] exclusivement consacrée à des études mariales. Ou encore les grands pèlerinages — souvenir des ancêtres bretons — à Sainte-Anne-de-Beaupré.

Le danger pour l'Eglise du Canada c'est qu'elle n'a pas connu l'épreuve, c'est qu'elle risque de devenir trop riche, et par suite de s'embourgeoiser, ce qui revient à s'ankyloser dans la routine et le conformisme ! Mais les chefs de cette Eglise ont conscience de ce péril. Ils connaissent leur histoire de l'Eglise de France et de la Révolution antichrétienne, de la persécution anticléricale. L'épiscopat canadien est de haute valeur, de grand zèle apostolique. On cite tel archevêque, appelé de nuit au téléphone : on lui demande un prêtre. Le curé appelé auprès d'une mourante s'est déclaré fatigué et il a remis au lendemain sa visite. Alors, c'est l'archevêque qui part en pleine nuit et prend sa place ! Ou encore, entrant dans une église où de longues files de pénitents attendent leur tour, il entre au confessionnal et vient en aide au clergé local.

Le jeune clergé canadien est tout animé des exemples venus de France. On parle là-bas de la « Mission de France », des prêtres-ouvriers. Et peut-être dira-t-on, comme nous l'entendions récemment dire, dans une assemblée de prêtres français, en présence d'un pieux évêque : « Qui nous donnera la Congrégation nouvelle, répondant aux besoins poignants du monde ouvrier, comme François d'Assise ou Dominique Guzman, ou Norbert de Prémontré donnèrent à leur siècle les Congrégations exigées par les circonstances ? Ce qu'il nous faut ce ne sont pas seulement des dévouements particuliers, des essais isolés, des aventures périlleuses, des apostolats audacieux mais trop souvent stériles : mais des institutions, une création, plusieurs créations !

Qui nous donnera, répétons-le, un Norbert, un Bernard, un François, un Dominique ? »

Au Canada, comme ailleurs — symptôme inquiétant — les vocations diminuent. Les jeunes gens sont attirés par la technocratie, qui triomphe aux Etats-Unis, plus que par les grandes batailles de l'esprit contre la chair ! Il est impossible cependant que l'Eglise catholique du Canada, munie de ses universités, de ses séminaires, de ses fidèles généreux et ardents n'arrive pas à résoudre ses problèmes, car ils sont moins complexes que ceux que nous affrontons en France.

Ainsi, conclut l'article que nous résumons, l'impression que le visiteur rapporte du Canada, est la suivante :

« On peut dire que ce catholicisme, en apparence menacé de conformisme et de routine, est parfaitement capable de se transformer, de se rajeunir, de faire face aux grands problèmes de l'avenir. Et pour qui songe à la situation du christianisme dans le monde, il est consolant de se dire qu'il possède sur le Saint-Laurent, un jeune et vigoureux bastion. »

V

Je ne voudrais pas quitter ce n° d'*Ecclesia*, sans signaler l'article, très fort, en sa brièveté, de l'abbé Henri Marduel, Agrégé des Sciences naturelles, sous ce titre : « **Le Dogme de la Création, en face de la Science moderne.** »

Il rappelle, avant tout, le discours désormais célèbre de Pie XII, qui a été communiqué au public français avec cet en-tête : « *Les Preuves de l'Existence de Dieu à la lumière des Sciences actuelles de la nature.* » Certes, il ne s'agissait là ni d'une définition *ex cathedra*, ni même d'une Encyclique, mais bien d'un acte ou « document

[1] *Marie*, revue mariale paraissant tous les deux mois ; 3 doll. canadiens par an. Au « Centre Marial canadien », Nicolet (Québec), — ou Librairie M. Sauvage, 83, rue des Saints-Pères, Paris-6e (1 an : 1.085 fr.).

officiel du magistère ordinaire de l'Eglise ». Et dans son discours, le pape essayait de franchir la frontière difficilement accessible qui sépare la Science de la Métaphysique.

Le problème posé était le suivant : Le monde a-t-il eu un commencement ? L'Eglise a toujours enseigné, en conformité avec nos Saints-Livres ces deux choses :

— 1° Le monde a été créé par Dieu directement à partir du néant.

2° Le monde a été créé dans le temps.

Cette seconde proposition pourrait se traduire en langage mathématique : il a existé un temps initial, un temps zéro, un temps avant lequel il n'y avait pas de temps.

En face de ces affirmations de la théologie catholique, se dressait le dogme proclamé par certains savants : de l'immutabilité et donc de l'éternité de la matière. Le Saint-Père lui-même a cité l'opinion du célèbre Arrhenius, physicien suédois (1859-1927) écrivant encore en 1911 :

« L'opinion que quelque chose puisse naître de rien est en contradiction avec l'état présent de la science, selon lequel la matière est immuable. »

Dans cette phrase, la fin explique le commencement. Nous aussi nous admettons comme évident que rien ne peut naître de rien : Dieu est nécessaire pour tirer quelque chose du néant. Telle n'est pas la pensée d'Arrhenius dans la phrase citée, car il explique que la raison pour laquelle rien ne peut naître de rien, c'est que, de toute éternité il y a quelque chose : la matière, laquelle étant immuable donne naissance à tout le reste ! M. Marduel cite un autre savant moins connu : Plate, qui dit dans le même sens :

« La matière existe, rien ne naît de rien : en conséquence la matière est éternelle. Nous ne pouvons admettre la création de la matière. »

C'est toujours le même sophisme. Rien ne naît de rien : d'accord. « Qu'à un moment rien ne soit, a dit Bossuet, éternellement rien ne sera ! » Mais ce qui est immuable et éternel, ce n'est pas la matière, essentiellement muable et imparfaite, mais c'est l'ESPRIT, c'est-à-dire Dieu.

Mais voici que les conceptions de la matière ont, de notre temps et en quelque sorte sous nos yeux, changé complètement. Il est démontré aujourd'hui que « la matière est... largement et profondément changeante ». Ce que nous appelons la matière, c'est, pour nos contemporains, de la masse et de l'énergie. Mais l'énergie peut revêtir des formes très diverses : électricité, mouvement, chaleur, etc. Seulement, ces formes ne sont pas équivalentes. Par exemple le mouvement peut être intégralement transformé en chaleur, tandis que l'inverse n'est pas vérifié : la chaleur ne peut se transformer intégralement en mouvement. Il s'ensuit que « les processus spontanés de la nature sont toujours accompagnés d'une diminution de l'énergie libre et utilisable, ce qui dans un système matériel clos, doit conduire finalement à une cessation des processus à l'échelle microscopique. »

Il y a donc deux choses certaines pour la science d'aujourd'hui : 1° la matière est en perpétuel changement, donc elle n'est pas immuable ; 2° le changement se fait dans un sens donné et il est irréversible. C'est ce qu'on appelle le principe de la dégradation de l'énergie en chaleur. Et tout cela est vrai à l'échelle intra-atomique, aussi bien qu'à l'échelle cosmique.

« Les transmutations spontanées s'accomplissent toujours dans un certain sens : libération d'énergie, diminution de masse, on ne connaît pas de processus spontané capable de compenser cette déperdition. A l'échelle de l'univers, cela signifie que la création matérielle tout entière tend vers un état que l'on pourrait comparer à celui d'un volcan éteint. »

Or, voici que l'astronomie vient au secours de la physique. Elle nous révèle que les nébuleuses sont « en fuite », que l'univers est en continuelle expansion. Mais cette constatation est très grave.

« S'il en est bien ainsi, écrit M. Marduel, on parvient à calculer que les dimensions de l'univers doivent doubler en un milliard trois cent millions d'années à peu près. Remontant dans le passé, on peut déduire que, il y a quelques milliards d'années, la matière totale de l'univers se trouvait agglomérée dans un espace restreint. »

On sait que le chanoine Lemaître a appelé la matière ainsi resserrée « l'atome primitif ».

A quelle époque la matière était-elle ainsi resserrée en un seul atome primitif énorme, que la puissance divine a fait éclater, pour produire le monde actuel ? Nous l'ignorons naturellement. Mais on calcule qu'il peut y avoir au plus 7 à 8 milliards d'années, étant donné le chemin parcouru par les nébuleuses les plus éloignées et la vitesse dont elles sont animées. Mettons, si l'on veut, le double, le triple, le décuple, le centuple même de cette durée. Dans l'éternité, qu'est-ce que cela ? Notre univers matériel est donc jeune, tout jeune !

Dans une toute autre direction, nous recueillons une nouvelle confirmation des calculs indiqués ci-dessus : en effet, la mesure de la vieillesse des roches, fondée sur la radio-activité, conduit à estimer à 5 milliards d'années au maximum l'âge des roches les plus anciennes de la terre. On sait que d'autres savants ne veulent pas dépasser 2 à 3 milliards. Peu importe. Cinq milliards d'années, soit. Et selon M. Marduel, l'étude des météorites, corps solides tombés sur notre planète a abouti à un chiffre analogue.

Le Saint-Père a cité ces opinions et il a ajouté : « Si ces chiffres peuvent provoquer l'étonnement, ils n'apportent pas toutefois, même au plus simple des croyants, un concept nouveau et différent de celui que lui ont appris les premiers mots de la Genèse : *in principio*, à savoir le concept de commencement des choses dans le temps... »

Il suit de tout ce qui précède qu'il est impossible, actuellement, de considérer la matière comme immuable. Elle se meut dans une direction. Elle est en perpétuelle dégradation de mouvement en chaleur. Elle a un âge. Elle n'est vieille que de quelques milliards d'années. On ne peut même pas supposer qu'ayant été immuable de toute éternité, elle s'est mise à bouger et à changer, il y a 7 ou 8 milliards d'années seulement. Il faut qu'elle n'ait existé comme matière, avec les lois qui la régissent, qu'au temps même où elle a commencé à changer. On arrive ainsi à concevoir un état originel de la matière, au delà duquel on ne saurait remonter.

Et voici la conclusion très claire et très ferme de M. Marduel :

« Au lieu de nous paraître éternelle, *la création apparaît maintenant comme ayant un commencement et se dirigeant vers une fin.* »

Il est clair que la science, une fois qu'elle a fait cette constatation n'a plus qu'à se taire. Comme elle ne s'attaque qu'aux réalités physiques, il lui est interdit de remonter au-delà du commencement de ces réalités. Ni par expérience directe, ni par induction ou déduction à partir des faits, elle ne peut dire ce qu'il y avait « avant le commencement ». Mais si le savant se tait, le philosophe prend la parole. Nous en revenons au principe de Bossuet : « Qu'à un moment rien ne soit, éternellement rien ne sera ». Mais si la matière ne peut être éternelle, il faut que ce soit l'Esprit. Dieu. Sans Dieu, rien ne s'explique, rien ne commence, rien ne peut être, rien ne finit.

On dira peut-être : attendons qu'une science plus étendue, plus parfaite fasse pencher la balance dans un sens différent de celui d'aujourd'hui. Mais c'est une fin de non-recevoir. Même lorsqu'on croyait la matière éternelle, il y avait contradiction à la déclarer immuable et mère de tous les changements. La loi de dégradation de l'énergie est connue depuis longtemps déjà. C'était de l'inconséquence de ne pas en apercevoir et en proclamer l'inévitable conséquence : celle d'un commencement dans la série des transmutations irréversibles qui constituent « le temps ».

Aujourd'hui, cette inconséquence tend à disparaître. Non seulement le commencement est admis, mais il est *chiffré*, approximativement sans doute, mais avec certitude dans des limites données. Il faut donc avoir le courage de conclure. La science n'a pas à démontrer l'existence de Dieu et la création du monde dans le temps, mais la philosophie ne peut plus éviter de conclure des données scientifiques et l'existence de Dieu et la création des choses par lui. C'est ce que le Saint-Père a souligné d'une manière très ferme et très opportune.

« Une fois de plus, dit en terminant M. Marduel, l'Eglise, comme Jésus son fondateur, montre qu'elle est dans le monde pour « *rendre témoignage à la vérité et que tout homme qui est né de la vérité entend sa voix.* » (Jean, XVIII, 37).

VI

Nous allons retrouver des idées assez semblables en lisant dans *La Revue des deux mondes*, du 15 juillet 1952, l'article du R. P. de Tonquédec intitulé : **Les Lettres de Bergson sur Dieu.** Les lettres dont il s'agit furent adressées par le grand philosophe, alors à l'apogée de sa gloire, au R. P., dans les années 1908 et suivantes. Bergson avait publié son *Evolution créatrice*, en 1907. C'était l'époque des débuts de la séparation. L'Eglise était ruinée temporellement ; l'hostilité de l'Etat envers elle ne cessait de se manifester. Le modernisme battait son plein. Cependant un mouvement de faveur se dessinait dans certains milieux « intellectuels » envers le catholicisme, avec Boutroux, Lachelier, Ravaisson et leurs disciples. Le livre de Bergson, tombant dans une société troublée, y produit une impression énorme. Les vieux dogmes du positivisme déterministe y sont bousculés. Bergson met en évidence l'esprit, la liberté, la conscience, la finalité. Une explication par le haut — l'esprit — et non par le bas — la matière — s'impose. La jeune génération : Péguy, Massis, Maritain, Psichari, etc., en est remuée dans ses profondeurs.

« La philosophie de Bergson, a écrit Massis, était tombée en nouveautés enivrantes sur notre vingtième année... Puis-je oublier l'immense bienfait de l'indispensable révision des valeurs qu'elle propose aux hommes de notre âge ? Il est des âmes qu'elle a sauvées de l'athéisme des théories régnantes et en qui elle ressuscita les sources de la vie. Elle a délivré la plupart d'entre nous des idoles du spencérianisme, du sociologisme, de la négation systématique et du scepticisme doctrinal où nous avions grandi. »

Toutefois, Bergson lui-même repoussait ce qu'il appelait « le finalisme classique ». Il niait qu'il ait pu y avoir un « plan » antérieur à la création, une prévision et une préparation dans l'Intelligence souveraine de l'évolution du monde. S'il admet donc une finalité, c'est une finalité immanente au monde. Le monde est une création qui se fait elle-même, après avoir reçu le coup de pouce du Créateur. Elle est comme un jaillissement de la Pensée créatrice, et elle évolue à sa manière, d'après l'élan qu'elle a reçu, mais sans que le créateur ait pu savoir d'avance ce qui allait sortir de son acte de mise en marche. La création est continue. Nous l'expérimentons en nous-mêmes. Nous faisons acte de liberté, en effet, et tout acte de liberté est création. La vie cosmique a des trouvailles, des inventions inattendues, parce qu'elle est imprégnée de liberté auto-créatrice. Dieu n'est pas relégué hors des limites du changeant, il vit en nous, avec nous, comme nous. « Dieu ainsi défini n'a rien de tout fait, il est vie incessante, action et liberté. » Il est, dit encore Bergson, « une continuité de jaillissement », « un centre d'où les mondes jaillissent comme les fusées d'un immense bouquet. »

Une telle conception de Dieu était si éloignée de la doctrine catholique, celle d'un Dieu éternel, infini, immuable et parfait, ne pouvant rien ignorer, rien acquérir, rien perdre non plus, et ne pouvant dès lors se réduire à une Sagesse obscure comme celle de la vie montante, dans l'univers créé, que la pensée catholique se trouvait heurtée en son fond par une telle philosophie, si attirante qu'elle fût pour la jeunesse intellectuelle d'alors [2].

En somme, la philosophie de Bergson n'était qu'un *monisme* nouveau. Le P. de Tonquédec le fit remarquer dans un article des *Etudes*, du 5 mars 1908.

Bergson fut touché surtout de ce que le R. P. rapprochait le Dieu bergsonien de l'axiome éternel de Taine, lequel, en se déroulant produit le monde. Bergson, comme l'avait prévu le P. de T., réagit vivement. Il avait précisément voulu réfuter, détruire, remplacer le monisme de l'axiome tainien. Et voici qu'on lui démontrait qu'il y retombait. Il admit la vérité de la critique. Il se sentit obligé, selon son propre aveu à Jacques Chevalier, « à conclure

[2] Qu'il me soit permis d'évoquer un souvenir personnel : ce fut cette conception de Bergson, aussi bien que la conception diamétralement opposée de Luther, que je combattis dans ma thèse auxiliaire de lettres, en 1911, intitulée : *Du Concept d'éternité.*

plus vite qu'il ne l'aurait voulu ». Il admit pour la première fois la distinction nette de Dieu et du monde. Cette conclusion décisive n'était pas dans son livre de l'Evolution créatrice, mais elle se trouve nettement dans les lettres au P. de Tonquédec. Et elles modifient entièrement l'éclairage de ce livre. A sa manière, Bergson évoluait, il faisait son « évolution créatrice » en lui-même !

Le P. corrige ici une affirmation de M. Chevalier dans les entretiens que nous avons résumé ici même [8], car il y dit que Bergson aurait fait cette réflexion : « Alors survinrent les lettres du P. de Tonquédec ». Bergson, selon le P., n'a pas pu s'exprimer ainsi. Il n'y eut pas « les lettres du P. de Tonquédec », mais les lettres de Bergson à celui-ci. Or, ces lettres furent publiées, avec l'autorisation de Bergson, dans les *Etudes* du 20 février 1912, pour servir à une interprétation nouvelle de l'Evolution créatrice, dont le philosophe se déclara entièrement satisfait. Il écrivit, en effet, au P., que son second article lui paraissait « définir avec beaucoup de précision la position » prise par lui « vis-à-vis du problème de Dieu ».

« Je parle de Dieu, disait Bergson, comme de la source d'où sortent tour à tour, par un effet de sa liberté, les « courants », les « élans » dont chacun formera un monde : il en reste donc distinct. »

Cette formule n'était cependant pas satisfaisante du point de vue de la théologie catholique. Une source est de la même sorte, de la même nature que l'eau qu'elle fait jaillir. Ce qui sort d'elle la diminue plus ou moins. Et elle aurait besoin de se réalimenter constamment, si elle devait jaillir constamment. Dieu au contraire, selon la doctrine catholique n'est pas de la même nature que nous. Aucun jaillissement ne le diminue, ne lui fait rien perdre de son infinité, ni ne l'oblige à se réalimenter nulle part. Pour Bergson, Dieu doit être non seulement démontrable, mais « montrable », c'est-à-dire abordable expérimentalement. La mystique est pour lui une « expérience de Dieu », tout comme la physique est une expérience des énergies de la matière. Bergson répudie toute méthode purement rationnelle, purement métaphysique et ne veut en croire en toutes choses, même en théodicée, que l'expérience immédiate, la prise de contact directe avec l'objet !

A cela, le P. fait plusieurs objections : en premier lieu, la confiance traditionnelle et qui a été définie dogmatiquement au concile du Vatican, dans les preuves de Dieu par la raison ; en second lieu, le caractère épisodique, au sein de l'humanité, des expériences mystiques valables. Nous n'admettons pas, en effet, toutes les mystiques au petit bonheur comme également authentiques et également valables. Les spirites n'ont point notre confiance ! Pour les grands mystiques catholiques, une Thérèse, un Jean de la Croix, nous faisons observer qu'ils sont très peu nombreux, que leurs expériences ne sont pas le fait de la masse des croyants, et que, eux-mêmes, ne sont admis à figurer dans les hautes autorités de la vérité chrétienne, qu'après contrôle par le dogme établi, la confirmation de l'Eglise, etc. Nous ne voulons pas d'une religion ésotérique, réservée à une élite imperceptible. Un Jean de la Croix reste profondément scolastique, et ne croit à ses propres expériences mystiques, que sous le contrôle de sa théologie !

Mais il y a quelque chose de plus grave à noter en cette question d'appréciation de la mystique catholique. Bergson n'a pas vu qu'elle relevait du domaine de la grâce et il en fait tout bonnement la floraison supérieure de l'ordre de la nature. Aussi voit-il de la mystique — erreur très répandue dans les milieux non-théologiques — en tout ce qui présente un certain idéal élevé, tel que dans la Constitution de 1789, dans la Société des Nations, dans l'adoption de la démocratie, etc. Nous sommes ainsi en pleine confusion. Le « règne chrétien », comme disait Péguy, est résorbé dans le « règne humain ». Enfin, Bergson croit que le vrai mystique achève la création, au sens littéral de ce mot, c'est-à-dire est un « actif », plus qu'un « contemplatif ». En tout cela, remarque très justement le P. de Tonquédec, Bergson a commis de nombreuses erreurs et confusions. Cela, du reste, ne doit en rien nous faire mésestimer la sincérité du grand penseur et encore moins l'évolution intime qui l'amena, semble-t-il, aux portes de la vérité catholique avant de mourir.

« Laissons donc, remarque le P. de Tonquédec, clos et inviolé ce sanctuaire intime où le philosophe a « trouvé Dieu » ; nous n'avons voulu apprécier ici que des théories philosophiques. »

VII

C'est encore à *La Revue des deux mondes*, mais en son n° du 1er juillet, que j'emprunterai quelques détails instructifs sur la vie des Oiseaux. Ils sont du professeur Léon Binet, sous le titre : **Une Enquête chez les Oiseaux.**

M. Binet a toujours aimé les oiseaux, ce que l'on ne peut qu'admirer et approuver. Les oiseaux sont un si beau cadeau de la Providence à l'homme !

« Durant mes voyages, dit-il, j'ai observé en Suisse les cygnes, en Tunisie les flamants roses, en Egypte le héron garde-bœufs, en Afrique noire les tisserins, dans la baie d'Along la salagane, sur le grand lac du Cambodge, le martin-pêcheur, et, en Uruguay, j'ai étudié l'hornero et poursuivi le nandou. Dans ce paradis des oiseaux qu'est la Camargue, j'ai admiré le plumage du guépier méridional ou chasseur d'Afrique, les nids flottants de la guiffette-moustac, sans oublier les merveilleuses constructions édifiées par la remiz penduline sur des branches de tamaris. »

Cependant, c'est d'oiseaux moins rares que le professeur L. Binet va nous entretenir. Il aborde d'abord un pigeonnier. On a observé que l'accouplement n'est pas nécessaire pour déclancher la réaction de l'ovaire chez la pigeonne. La présence d'un compagnon, fût-il du même sexe, suffit. Il y a une douzaine d'années, H. Y. Mattews publiait un travail établissant qu'une pigeonne isolée, mais entourée de glaces qui lui renvoient sa propre image, connaît la réaction ovarienne, par l'intermédiaire d'une excitation de la glande hypophyse. Ainsi a été dévoilé scientifiquement le rôle de la vision, c'est-à-dire la puissance des stimuli visuels sur la physiologie de l'ovaire.

L'audition à son tour joue un grand rôle dans l'ovulation. M. Binet a fait des expériences sur des perruches. Tenues à l'écart des cris de leurs

[8] *Ami* du 6 décembre 1951.

congénères, ces perruches ne pondaient pas. Mais à proximité des volières contenant des perruches en reproduction, les perruches pondaient sans retard. L'ambiance bruyante des volières où dominent les cris des mâles exerce donc une influence décisive sur la ponte des femelles. On fait en ce moment des expériences pour provoquer la ponte par téléphone.

« La vie génitale est fonction du milieu », nous enseignent pigeons et perruches. »

Après de brèves indications sur les faisans, M. Binet parle de la buse. C'est par une étude de cet oiseau que Réaumur a démontré, il y a deux cents ans, que la digestion était un acte chimique.

La buse reste perchée « sur une branche d'arbre, un piquet, une motte de terre dans les champs, un rocher ou une pierre au milieu d'une garenne. »

Elle est là durant des heures, l'air apathique, offrant au regard une silhouette massive au cou enfoncé dans les épaules. Puis, elle entreprend un vol d'un air majestueux, et peut rivaliser avec les aigles par la beauté de ses allures. C'est un vol ascendant en spirale serrée, une montée pour ainsi dire sans déplacement latéral, sans un battement d'ailes. Elle est spécialisée dans l'utilisation des ascensions thermiques. Ces vols ascendants ne sont pas des vols de chasse. Quand elle chasse, la buse se pose sur une basse branche en bordure d'une allée forestière ou au sommet d'un gros buisson, d'un arbre isolé, d'un piquet de clôture. Elle attend là patiemment qu'un petit vertébré se manifeste. D'une distance de 20 à 50 mètres au plus, la buse se laisse glisser vers lui en vol plané. Elle opère aussi par *vol sur place*, imitant « la Saint Esprit », comme disent les chasseurs. Elle se maintient en l'air sans perdre de hauteur, grâce aux battements ininterrompus des ailes. Elle agit ainsi surtout au crépuscule. Et elle maintient son activité bien au-delà des limites ordinaires de visibilité pour les autres oiseaux. Elle prend alors surtout des campagnols terrestres, petits rongeurs de la grosseur d'une souris, très nuisibles à l'agriculture.

On a calculé que le coup d'aile de la buse est environ trois fois plus long que celui du pigeon, soit 21 soixantièmes de secondes. La buse pond deux ou trois œufs, quatre au plus. Le nid est situé sur de grands arbres, jusqu'à vingt mètres de hauteur. C'est une plate-forme assez large faite de branches mortes ou vivantes. Dans une dépression centrale reposeront les œufs puis les poussins. Cette dépression est garnie de fibres, de mousses, de rameaux ayant leurs feuilles vertes. Le même nid sert d'année en année et finit par atteindre un volume considérable. La buse y rejette au surplus tout ce qu'elle ne peut digérer : des poils, des plumes, des os, des débris de vertébrés. Le nid a pu être appelé par le poète « le charnier natal ».

La buse est un excellent ratier. Elle s'attaque même au lapin de garenne et à l'écureuil. Elle mange la vipère et apprécie la couleuvre, qu'elle dépouille miette à miette, en sorte qu'on trouve parfois dans son nid le squelette entier, bien nettoyé, du serpent dévoré. Réaumur, étudiant la digestion dans la buse, constata qu'elle n'opérait pas par broiement, comme les oiseaux à gésier, mais par l'action d'un dissolvant puissant, le suc gastrique. Cette découverte, décrite en de longs mémoires, fut une révélation au sujet de la digestion en général.

M. Binet donne aussi quelques détails sur la ponte des oiseaux. Il semble bien que la poule ait été donnée à l'homme comme fournisseur d'œufs, car elle pond énormément, par rapport aux autres espèces d'oiseaux. On a vu une poule donner 329 œufs dans un an. Dix poules de Bresse noires ont donné ensemble 1.150 œufs la première année, 800 la deuxième, 570 la troisième, 265 la quatrième, et seulement 83 la sixième. Il est vrai que la première année chaque œuf pesait en moyenne 45 gr., tandis que la seconde, il atteignait 59 et après, 60 grammes.

En terminant, M. Binet signale que le blanc d'œuf qui, soit dit entre parenthèses, doit être consommé cuit et suffisamment cuit, contient de l'avidine qui a un pouvoir antibactérien. L'avidine annihile l'effet de la biotine, qui semble stimuler le cancer. « Par l'avidine, le blanc d'œuf semble posséder le pouvoir d'inhiber certains facteurs cancérigènes ; il se présenterait comme un « anti-cancérigène ».

Si ce fait était confirmé, il serait fort intéressant pour la lutte contre le cancer. Mais le professeur Léon Binet est hostile à l'ingestion de l'œuf cru. Il n'est pas aussi sain qu'on l'a cru de « gober » des œufs frais. Il faut les faire cuire et assez pour que le blanc soit « pris ». Détail important pour les cuisinières !...

VIII

Les oiseaux chantent ! Les poètes aussi. Dans le même numéro de *La Revue des deux mondes*, je ne puis laisser sans une brève mention l'article ému de M. Henri Rambaud, intitulé : **La poésie de la « Balance intérieure ».**

La *Balance intérieure* est le titre d'un volume de vers qui vient de paraître chez Lardanchet, à Lyon, et ce volume est signé d'un nom autour duquel il s'est livré bien des batailles : Charles Maurras.

« Ce magnifique vieillard, écrit M. Rambaud, en dépit de l'âge est resté lui-même et a su aussi, dans le même temps, plus secrètement, faire oraison, et, dans l'intimité de son colloque avec lui-même, trouver des accents d'une douceur à percer l'âme comme un glaive. »

Il est impossible de parler de Maurras comme de n'importe qui. Il a eu sur une partie de la jeunesse française une influence que nous n'avons pas à apprécier en ce moment, mais qui fut singulièrement profonde. Mais si Maurras est très connu comme publiciste, journaliste, chef de parti, il l'est moins comme poète. Un premier recueil de vers signé de lui était intitulé *Musique intérieure*. Selon M. Rambaud, « ce deuxième grand recueil l'emporte en richesse sur le premier, sans être moins pur. »

Les morceaux qui y figurent ne sont pas tous récents. Les « Vers de jeunesse » y tiennent une grande place. Nous n'allons pas nous y arrêter. Il s'agit, on le devine, surtout de vers « d'amour » et d'un amour où le désir de l'infini qui est en nous s'égare sur le fini ! Mais ce qui nous inté-

resse, c'est le son de l'âme de Maurras, en face de la destinée humaine. M. Rambaud dit fort bien qu'il vaudrait « la peine de présenter quelque jour la synthèse des idées de Maurras sur la mort. » Dès maintenant on peut dire, toutefois, que « la noire divinité » a changé de visage pour lui, selon les époques successives de son œuvre. Il en est de Maurras comme de la plupart des humains. La jeunesse et l'âge mûr lui-même ne voient pas la mort avec les mêmes yeux que le vieillard. Il en est qui ne pensent à la mort qu'avec colère, avec haine, avec aigreur, avec révolte ! Ils en rendent responsable, non pas le péché originel, comme saint Paul, mais Dieu lui-même. Et ils lui en veulent pour cela !

Charles Maurras avait compris de bonne heure que la mort est avant tout « limite ». Hâtons-nous d'agir pendant qu'il en est temps. Mais convient-il de dire comme les païens : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons ». Maurras voyait en la mort « le thème essentiel du fini et du frein ». C'était en 1920.

Mais que pense-t-il aujourd'hui ? Il approche de l'ombre ! Il a 84 ans, étant né en 1868. M. Rambaud estime qu'on trouve en lui, au sujet de la mort, une première attitude : l'acceptation sereine. Il se rend cette justice d'avoir travaillé, lutté, pensé, exercé son talent, agi sur son siècle, semé à pleines mains. Il a eu ses erreurs, ses péchés comme tout le monde, mais il a rétabli, en quelques têtes, des vérités importantes. Il peut croire que, dans l'ensemble, l'actif l'emporte sur le passif, dans sa vie entière. Il veut que sa mort même soit un témoignage :

Puis donc qu'il faut presser les Heures attardées
Quand le flot de leur sève est resté languissant,
J'ai rêvé de t'offrir, ô Rose de l'Idée,
Ce ruisseau d'une flamme immortelle : mon sang.

Il ne se borne pourtant pas à l'acceptation de l'inévitable. Il a un certain sens de l'accomplissement. Il s'abandonne « à une Bonté supérieure, dont les signes, écrit-il, ne sont pas équivoques, tels qu'on les trouve inscrits au départ et au terme de toute vie. » Cette Bonté supérieure, c'est le Dieu d'amour. Est-ce le Dieu de l'Evangile, le Dieu-Père, qui a donné son Fils pour le rachat du monde ? Nous voulons le croire.

Les vers du recueil présenté par M. Rambaud vont-ils jusque-là ? Citons seulement le morceau que voici :

Seules, des paroles,
Douces dans ta voix,
O Nuit, me consolent,
Dis, redis-les moi !

Des jours qui me rongent,
Vieux tronc qui survit,
S'envolent des songes
Où tu me ravis.

Au chant des mémoires,
Paradis perdus,
Tu réponds, Nuit noire :
Paradis rendus !

Ces baumes de l'âme,
Ces philtres du corps,
Les yeux d'une femme
Ne sont pas plus forts

Que tes yeux dans l'ombre,
Quand ils font, ô Nuit,
Sinuer le sombre
Sentier qui conduit

Aux plis de la rive,
Aux anses du port,
Aux définitives
Bontés de la Mort.

Voilà, semble-t-il, pour l'acceptation sereine. Mais Maurras s'élève jusqu'à la « *Prière de la fin* ». C'est le titre d'un de ses poèmes et c'est sans doute, pour lui le chant du cygne. Ecoutons-le !

Car, Seigneur, je ne sais qui vous êtes, j'ignore
Quel est cet artisan du vivre et du mourir,
Au cœur appelé mien quelles ondes sonores
Ont dit ou contredit son éternel désir.

Et je ne comprends rien à l'être de mon être :
Tant de Dieux ennemis se le sont disputé !
Mes os vont soulever la dalle des ancêtres,
Je cherche en y tombant la même vérité.

Ecoutez ce besoin de comprendre pour croire !
Est-il un sens aux mots que je profère ? Est-il
Outre leur labyrinthe une porte de gloire ?
Ariane me manque et je n'ai pas son fil.

Comment croire, Seigneur, pour une âme que traîne
Son obscur appétit des lumières du jour ?
Seigneur, endormez-la dans votre paix certaine
Entre les bras de l'Espérance et de l'Amour !

Sur ces vers, M. Rambaud conclut :

« Le commentaire s'arrête devant les puissantes ondes émanées de cette bouleversante conclusion d'une œuvre et d'une vie. »

Si j'ose aller un peu plus loin que lui ce sera pour rappeler un souvenir personnel. C'était en 1913 ; je fus appelé à rencontrer Charles Maurras, à l'évêché de Moulins. On sait que Mgr Penon, alors évêque de Moulins, avait été son maître et restait son ami. Nous eûmes, Maurras et moi, une conversation qui aurait pu s'appeler une discussion, si la grande surdité de l'un des interlocuteurs n'en avait gêné le déploiement. Le thème en était à peu près le suivant : « L'utilité de l'Eglise est-elle son unique vérité, ou son unique vérité est-elle la source de son utilité ? » Je n'oublierai jamais l'accent de ferveur et de confiance, avec lequel Maurras, me prenant les mains, alors que la discussion s'achevait sans conclusion possible et que je lui promettais de prier pour lui, s'écria : « Oh oui ! priez pour moi ! priez bien ! »

Il cherchait. Où plutôt, il était buté à ce qu'il nommait lui-même, à la grecque, une *Epochê*. Il semble d'après les vers que l'on vient de lire que la soif d'Espérance et d'Amour — contrairement à ce qui arrive pour la plupart des hommes — le ramènent à la Foi. La voie normale est celle qui va de la Foi à l'Espérance et à la Charité. Mais le tout est d'aboutir, d'une manière ou de l'autre à cette conclusion établie par saint Paul : « Sans la Foi, il est impossible de plaire à Dieu, car pour s'approcher de Dieu, il faut croire qu'il existe et qu'il récompense ceux qui le cherchent » (Hébr., XI, 6).

Chaque vie est un grand mystère, mais quand il s'agit d'un talent comme celui de Maurras, on en sent davantage, s'il est possible, le poids et les ténèbres.

IX

Je trouve dans *Hommes et Mondes* d'août 1952, un brillant récit de Jean-Louis Curtis, ayant pour titre **Afrique survolée.** Ce n'est qu'une première partie et qui aura une suite. Aussi ne le citerais-je pas si je n'y trouvais une notation qu'il importe de relever.

L'auteur parcourt l'Afrique et il la décrit au fur et à mesure de son survol. Etapes successives : Bathurst, au bord de la Gambie, Dakar, Bamako, Abidjan, Haute-Volta et Niger, Cameroun... C'est à ce dernier pays que je m'arrête. Le voyageur a déjà noté auparavant le danger de ce qu'on a appelé l'émancipation. Avant d'émanciper des enfants, on attend qu'ils soient grands. Le code civil maintient les orphelins sous tutelle jusqu'à l'âge de la majorité. On a émancipé, semble-t-il, des populations qui en sont encore au stade de l'enfance, au moins dans le domaine politique, culturel et économique. Comme le dit très bien M. Curtis :

« Droits politiques et droit à la culture viendront plus tard, quand les Africains se seront familiarisés suffisamment avec les formes quotidiennes de la civilisation, quand ils auront appris à se faire soigner par le médecin plutôt que par le sorcier, à utiliser des logements convenables — qu'il faudra d'abord leur fournir, c'est vrai — quand l'hygiène et le christianisme auront pénétré partout. Avant de donner aux Noirs une éducation occidentale, il faut leur donner des habitudes de vie occidentale. »

On est stupéfait de voir que ces truismes n'ont pas été observés par les hommes politiques ! On croit rêver en voyant dotés du droit de vote les noirs et les négresses, qui ne comprennent rien de rien à la politique même purement locale !

« Dans le domaine de l'éducation, comme dans celui des droits politiques, remarque encore M. Curtis, il est certain que la France s'est imposée en Afrique des obligations difficilement praticables. »

C'est que les faits ne collent pas toujours aux principes.

Mais j'en viens au Cameroun. Le chef de district qui y reçoit et y pilote notre voyageur est M. Couraut, un jeune administrateur, qui connaît à fond son métier, qui en parle intelligemment et sait rendre accessibles les questions les plus obscures. C'est peut-être celui auquel rend hommage le journal *Le Cameroun catholique*, en son numéro du 1er juillet (p. 6), que j'ai sous les yeux. Quoi qu'il en soit, voici ce que rapporte M. Curtis :

« Selon M. Couraud, le principal fléau du Sud Cameroun, avant même la lèpre, les maladies vénériennes et le paludisme, est l'alcoolisme. L'alcool est responsable de l'abrutissement où l'on voit plongé des villages entiers l'après-midi.

Autre fléau social : la prostitution, *étroitement liée à la coutume de la dot*[4], ou plutôt aux abus auxquels cette coutume donne lieu aujourd'hui. Il n'est pas rare en effet qu'un père demande en échange de sa fille nubile, des sommes s'élevant jusqu'à 50.000 francs[5], et au-delà, sommes que peu de jeunes Africains sont en mesure de verser. D'où : mariages tardifs, diminution du taux de la natalité, et prostitution. En outre, la jeune fille noire est un simple objet de négoce. Or, les chefs coutumiers consentiront difficilement à abandonner cette pratique ancestrale, qui présentait un caractère beaucoup plus symbolique ou mystique que commercial, et n'avait pas d'incidence fâcheuse sur la démographie et les mœurs, à l'époque où le régime dotal était fondé sur la transmission des richesses naturelles : bétail, ivoire, etc. ou d'ustensiles : bracelets, colliers, terres cuites, lances, etc., c'est-à-dire avant l'occupation européenne. »

Tout ce passage était à citer in-extenso, tant il répond à l'une des préoccupations majeures des missionnaires catholiques au Cameroun.

J'ai signalé, il n'y a qu'un instant, le journal *Le Cameroun catholique*. On peut dire qu'il ne cesse de faire campagne contre la coutume de la dot. Son vaillant directeur, le R. P. Pierre Pichon, de la Mission catholique de Yaoundé, ne cache pas qu'il se trouve sur ce point en désaccord formel avec d'autres missionnaires. On lit, en effet, dans l'*Afrique noire* du 10 mai 1952, le compte rendu des Journées sociales de Bangui, tenues les lundi et mardi de Pâques. Or, ce compte rendu contient la phrase énorme que voici : « *De tous les exposés, il est apparu que la dot versée aux parents de la jeune fille par le prétendant, est l'essence même du mariage en Afrique noire.* »

Mais comment admettre au point de vue catholique une telle affirmation ? Que le mariage entre païens n'ait pas d'autre « essence » que le paiement de la dot, cela peut et doit s'admettre, puisque c'est vrai, mais que l'Eglise catholique puisse considérer le paiement de la dot comme l'essence du mariage entre chrétiens, cela serait un nonsens, une absurdité, une trahison de la vérité catholique. Comme le fait très bien remarquer le P. Pichon : « Le droit canon et le Concile de Trente déclarent que l'essence du mariage, c'est le consentement des époux, et rien d'autre. » Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir, pour l'Eglise catholique, un mariage pour les Africains et un autre pour les Européens. Les sociologues qui se sont réunis à Bangui ont constaté que le mariage africain est un mariage entre deux tribus, deux clans, deux familles, où la femme est l'objet de tractations, souvent sans qu'elle ait grand chose à exprimer. Mais cela est inadmissible du point de vue chrétien. Sans doute, on nous dit bien que « la dot n'est pas le prix d'achat de la femme ». Mais si elle est réellement indispensable et obligatoire, comme le sceau et la consécration de l'union, cela revient au même. Il est pharisaïque de dire : la dot n'est ni un achat, ni une vente, mais elle est obligatoire pour la régularité du mariage et pour sa validité en Afrique, car elle constitue son essence !

Mais élevons-nous plus haut : quelle est la condition de la femme résultant de cette pratique de la dot obligatoire ? *Le Cameroun catholique* n'hésite pas à dire : cette condition est tout simplement l'esclavage. La femme camerounaise ne possède rien en propre, à part quelques instruments de travail, c'est-à-dire les instruments de son esclavage même. Ce qu'elle récolte dans son jardin ou ses plantations est la propriété exclusive de son mari, que l'on doit bien appeler son seigneur et maître, puisqu'il l'a payée, souvent très cher et qu'il entend bien rentrer dans son argent. Les

[4] C'est moi qui souligne, on verra tout à l'heure pourquoi.

[5] Il s'agit du franc africain, qui est le double du nôtre.

enfants eux-mêmes qu'elle met au monde ne sont pas à elle, mais au mari. Elle n'est qu'un cheptel. Elle ne peut hériter. Mais on hérite d'elle, si son mari meurt, ce qui signifie qu'elle n'est même pas veuve, quand elle perd son mari. Elle devient la propriété, la chose de l'héritier de son mari. Comme le bétail, comme les marmites et les vieilles ferrailles ! Si ce n'est pas là être esclave, qu'on nous dise donc en quoi consiste l'esclavage. Et si l'on objecte : vieilles coutumes ! respect aux usages de la tribu ! Nous répondons : le respect est-il dû à ce qui est contre nature, contre l'humanité, contre toute civilisation ? Avez-vous eu le respect des usages de la tribu, en donnant le bulletin de vote à la femme et à l'indigène lui-même ? Non ! Vous avez estimé que la démocratie passait avant tout, même si elle est inapplicable et si, pour les nègres, elle n'est qu'une comédie. Mais pour le mariage de la femme, vous maintenez, sous prétexte de respect des coutumes tribales, une injustice évidente, une pratique dont les conséquences comme le disait plus haut le voyageur cité sont : une cause de prostitution, de démoralisation, de stérilité, d'abrutissement de la race !

Et le remède ? Peut-être serait-il tout simplement celui que le R. P. Le Bris — un Breton, semble-t-il — de la mission de Somo, a appliqué. Depuis un an dans sa mission, tout le monde se marie sans dot. D'accord avec les notables du pays et avec l'assentiment de l'Administrateur, il décida de ne plus procéder à aucun mariage dont la fiancée serait « dotée ».

Les missions du voisinage, Yangben, Bisseng et Bafia imitent la pratique de Somo et, depuis un an, cette réforme d'une coutume barbare et inhumaine, cette réforme que l'on proclamait impossible, est accomplie, au moyen de la bonne volonté de tous ! Voilà bien une initiative à imiter partout, puisque, grâce à Dieu, le christianisme ne cesse de gagner du terrain au Cameroun.

Avant de clore cet exposé de la situation en pays noir, je voudrais citer ces lignes concernant les élections, d'après le récit de M. Curtis, dans *Hommes et Mondes*.

« On m'a raconté, écrit-il, comment s'étaient déroulées les dernières élections dans le district [6], hébétude et ahurissement des électeurs, qui ne comprennent pas du tout de quoi il retourne, embrouillent les noms et les couleurs politiques des candidats, jettent d'un seul coup tous les bulletins dans l'urne, s'éternisent dans l'isoloir, d'où il faut les extraire, pleurant d'incertitude et d'agacement, etc. Les femmes surtout. Les électrices noires ont donné un tintoin de tous les diables au malheureux fonctionnaire chargé du scrutin. Il avait beau, angélique de patience (et de conscience), répéter ses explications à la foule, coller des images-totems — un lion, un éléphant, une fourmi — sous les noms des candidats, pour les mieux distinguer, ses auditeurs n'en étaient pas plus avancés. Ils regardaient leurs bulletins-totems avec tristesse et perplexité, incapables de décider s'il valait mieux confier la représentation du district à un candidat-lion, qu'à un candidat-fourmi... »

Tel est le tableau pittoresque et affligeant de la soi-disant démocratie, en Afrique noire !

[6] Il s'agit toujours du Cameroun, mais il semble bien que ce soit partout la même chose.

X

Nous allons maintenant changer totalement de sujet, en ouvrant *Sélection* du mois d'août. De la démocratie la plus arriérée, nous allons passer à la plus avancée. Un article nous attire, condensé du *Time*, il a pour titre : « **Evêque et vedette de la télévision** ». Cet évêque est Mgr Fulton Sheen, auxiliaire de New-York. Il parle à la télévision et la curiosité intense qui se porte vers lui réunit devant les écrans plus de 2 millions de téléspectateurs. Notre article le nomme « le prêtre catholique le plus populaire outre-Atlantique et la dernière en date parmi les vedettes de la télévision américaine ». Il est né en 1895, à El Paso, dans l'Illinois. On assure qu'il donna, dès son berceau, des signes de disposition à la publicité ! « On l'entendait crier à l'autre bout de la rue », raconte un de ses oncles ! Ainsi, de beaucoup de saints, rapporte-t-on, qu'ils ont dès leur enfance manifesté des indices de leur sainteté future !

Il fut appelé Jean-Pierre au baptême. Plus tard, il a préféré se faire appeler Fulton, le nom de jeune fille de sa mère. Très touchante attention. mais nullement à imiter, car Jean-Pierre était tout de même mieux ! Elevé dans un foyer très catholique, il a toujours eu la volonté de se faire prêtre. Sheen fit d'excellentes études à Bourbonnais (Illinois), au collège Saint-Viateur. Ordonné prêtre en 1919, il passe deux ans à l'Université catholique de Washington ; il part ensuite pour l'Europe et passe deux ans à Louvain. A Paris, il convertit, malgré les imperfections de son français, une désespérée qui voulait se suicider. Au lieu de se donner la mort, la convertie entre au couvent. A Louvain, il est le premier Américain à remporter le prix cardinal Mercier, décerné tous les dix ans à un travail de philosophie. En 1925, il reçoit le titre d'agrégé de Louvain. Il aura dans la suite une dizaine d'autres diplômes. On le trouve ensuite — ce qui étonne — en qualité de vicaire de St-Patrick, à Soho, en Angleterre. Mais on le rappelle en Amérique, pour prendre la direction d'une autre paroisse de St-Patrick, mais cette fois à Peoria (Illinois). Il s'y fait en peu de mois une telle réputation d'orateur et d'apôtre, que son évêque le fait admettre comme professeur à l'Université catholique de Washington. Le voilà au nombre des maîtres. Il enseigne. Il écrit, et même beaucoup, puisque l'article nous dit qu'il vient de publier son 36e volume, consacré à l'amour de la Vierge Marie.

Mais bientôt, il se trouve spécialisé, si l'on peut dire, dans l'œuvre capitale de la conversion des incrédules.

« Il a ramené dans le giron de l'Eglise des brebis égarées aussi notoires que Heywood Broun, socialisant et libre-penseur ; Louis Budenz, ex-rédacteur en chef du journal communiste *Daily Worker*, Fritz Kreisler, Henry Ford II ; parmi des milliers d'inconnus dont il a sauvé les âmes, figure un cambrioleur de banques. »

Ce dernier trait a dû particulièrement frapper les imaginations aux Etats-Unis ! [7].

[7] Plus récemment, en mai dernier, il a converti Mme Dadi, leader communiste (voir *La Croix* de Paris, du 11 août).

Les cours d'instruction religieuse de Mgr Sheen comprennent en moyenne 25 leçons, à raison d'une heure par semaine. Un cours dure donc environ six mois. On a calculé qu'en cours particulier, 95 % des auditeurs se convertissent. Pour les cours collectifs, le pourcentage est beaucoup moins fort, naturellement. Mgr Sheen ne conçoit aucun orgueil de ses triomphes. Il sait bien que, selon saint Paul, il ne fait que semer, mais que c'est Dieu qui fait croître. Il est discret. Il ne presse personne. Il propose et n'impose jamais. Il a l'esprit impitoyablement logique, mais ne compte pas sur la dialectique pour convertir. La conversion, il le sait, s'opère en cette région mystérieuse et profonde que l'Evangile appelle « le cœur ». Il est patient, il est doux. Il ne se met jamais en colère. On reconnaît en lui un extraordinaire magnétisme. — C'est sans doute l'un des termes soi-disant scientifiques, qui désignent de nos jours « la grâce ».

Le voilà donc qui donne des émissions de télévision. Il parle pendant 28 minutes d'affilée, sans notes, sans texte écrit, sans une hésitation cependant. Et il cite des faits, des dates, des chiffres, avec la précision, nous dit-on, « d'une machine à calculer électronique » — comparaison bien américaine, une fois encore ! Il est très fier de pouvoir dire qu'il n'a jamais terminé une émission avec plus de deux secondes d'avance ou de retard. Pour cela, il a un « truc ». Il suffit de savoir comment on va terminer et d'avoir sa montre sous les yeux. Quand l'heure est arrivée, on débite le couplet final et c'est tout.

Sa voix a une souplesse extraordinaire. Elle va du simple et doux murmure à la « sainte fureur biblique ». La télévision le montre au naturel l'air affable, avec un sourire d'enfant, des yeux pénétrants et profonds, des gestes variés et impressionnants, une soutane noire bordée de violet, une croix pectorale d'argent. Mgr Sheen a reçu à Rome, en 1951, la consécration épiscopale. Il assure la direction de la Propagation de la Foi, il rédige des brochures, des tracts, contrôle le travail de 128 directeurs diocésains de la Propagation de la Foi, répond — par lui-même ou ses 30 secrétaires — à 2.000 lettres par jour. Il connaît surtout admirablement les maux de son temps :

> « L'homme, dit-il, l'homme dont la foi est si profondément ébranlée, s'est replié sur lui-même, où, au lieu de la paix, il n'a trouvé que de vains palliatifs. Déçu par ce ramassis de prétendues panacées que lui proposent la science et la politique, il tend à retrouver la Vie, mais trop souvent il ne consent pas à y mettre le prix et il attend d'être à l'article de la mort. Il veut le salut sans la croix, le renoncement de soi-même sans sacrifices, le Christ sans les clous de la Passion. »

C'est encore Mgr Sheen qui, il y a trois ans, adressa au Congrès américain une invitation à la prière :

> « Messieurs, votre devoir est de prier Dieu comme vous ne l'avez jamais fait. Oui, priez ce souverain Roi des nations, qui jadis fit de l'Assyrie l'instrument de sa vengeance, pour qu'il ne prenne pas maintenant la Russie comme instrument de sa justice, pour anéantir un monde occidental qui a oublié son Dieu ! »

Voilà qui est bien pensé et bien dit. Ne nous croyons pas innocents, parce que nous sommes anticommunistes ! Le marteau est sur nos têtes ! Prions Dieu pour qu'il ne tombe pas, et faisons pénitence !

XI

Pour terminer cette causerie, citons un article très spirituel et très fin de Robert Speaight, dans le *Month* de juillet, sous ce titre **Saint Augustin.** Un tel nom évoque tout de suite les deux cités : cité de Dieu et cité de Satan. Les deux blocs, les voilà, et ils sont aussi anciens que le monde. Cela remonte à Caïn et Abel !

Robert Speaight nous confie que souvent il s'imagine que Caron, le vieux Caron, le passe sur sa barque au-delà du Styx et lui permet de s'entretenir avec quelqu'un des morts les plus illustres. Mais lequel choisir ? Pas le docteur Johnson [8], parce qu'il cause trop, et pas davantage Thomas d'Aquin, parce qu'il cause trop peu. Mais il reste le choix entre Keats et Coleridge, entre M^{me} de Sévigné et Mozart, etc. Les saints nous font un peu peur. Que dire à saint Jean de la Croix, par exemple ? Il est si loin de notre misère ! On aimerait, assure notre auteur, bavarder avec saint Thomas More. Il avait tant d'esprit et de gaieté ! Mais c'est encore saint Augustin qui attire le plus M. Speaight. Certes, il n'a pas la moindre espérance d'ajouter quoi que ce soit de valable à tant de choses qui ont été dites ou écrites de lui ! Mais qu'est-ce qui nous attire en lui ? D'abord, c'est que si nous lui reconnaissons du génie, un génie prodigieux, hors de pair, il nous apparaît avant tout comme un homme, non comme une âme, comme un esprit seulement, mais comme un homme de chair et de sang comme nous. Il y a des saints qui furent à peine des corps. On est effrayé par telles extrémités de pénitence ou de mortification, en saint François ou dans les Pères du désert. La massive apparition de Thomas d'Aquin a pour nous quelque chose d'imposant. De tels saints invitent à la prière, à la réflexion, mais beaucoup moins à la conversation. Avec saint Augustin, c'est autre chose. Ici, nous rencontrons un homme, un homme comme nous, un homme qui a connu la tentation, qui a connu le péché, qui a passé par l'angoisse de la recherche, de la crainte, du désir, et la joie de la découverte, de la certitude, de l'amour. Sans doute, c'est un saint, un grand saint, tout rayonnant de sagesse surnaturelle et d'héroïque vertu, mais il sait descendre jusqu'à nous et parler notre langage, il connaît nos difficultés et nos crises. On aime donc à causer avec lui, dans l'intimité.

On sait à quel point — la bombe atomique mise à part — son temps ressemblait au nôtre : même politique hésitante, maladroite, aveugle et tyrannique, mêmes superstitions puériles, même inquiétude et incertitude philosophique. Il a comme nous un esprit questionneur. Et il n'a de repos qu'il ait trouvé la suprême Réponse à ses doutes, à ses aspirations, à ses besoins d'âme. Et quand il a trouvé, il veut le dire aux autres, non sur le ton d'un homme qui prêche, mais sur celui d'un homme qui raconte, qui expose, qui conduit, qui entraîne.

Par toutes ses qualités et ses défauts, il diffère totalement de la masse amorphe des indifférents et

[8] Il s'agit de Samuel Johnson (1709 - 1784), brillant mais redoutable causeur, moraliste et polygraphe.

des apathiques .Il ne comprenait pas mieux que Pascal que l'on puisse ne pas éprouver une obsession en face du mystère de l'être et de la destinée Il est aux antipodes des satisfaits et des orgueilleux. La possession de la Foi elle-même ne le laisse pas en repos, car il veut la creuser, l'approfondir, l'expliquer, la répandre. Il est le docteur de la grâce. Il l'a si bien éprouvée en lui-même. Il serait parfois agaçant, par son insistance à reconnaître sa misère passée ou à louer Dieu de l'avoir tiré des ténèbres, s'il n'était si sincère, si vivant, si éloquent, dans son style. « Ce style, dit notre auteur, a la majesté de la grande musique et la vie de la bonne conversation. Le P. Martindale l'a comparé à César Franck et Charles Du Bos aimait à dire qu'il lui rappelait Bach. Il a le *sérieux* de l'un et la structure à la fois solide et légère de l'autre. » Plus peut-être qu'une conversation personnelle avec lui, on « aimerait à l'entendre discuter sur Platon avec le P. d'Arcy, ou de psychologie avec le Dr Eric Strauss ».

Ce qu'il a surtout de très remarquable, c'est l'imagination. A ceux qui craignent ou condamnent l'imagination, en matière de religion, ou qui la placent au-dessous des déductions logiques des écoles, il faut rappeler la méthode du Christ en personne. Car l'imagination permet d'atteindre ceux qui, sans être ni poètes ni enfants, gardent des âmes de poètes et d'enfants, et ceux qui ne seraient que difficilement accessibles au raisonnement en forme.

Saint Augustin a eu surtout le génie de l'introspection, mais avec le don particulier de conduire à la seule issue possible de cette introspection. C'est par là, surtout, qu'il diffère immensément des analystes du roman moderne. M. Speaight le compare ici, de façon très intéressante, à Proust. On pourrait dire d'Augustin qu'il fut un Proust chrétien. Mais il a dépassé par ses réalisations de sainteté tout ce qu'un Proust chrétien aurait accompli. Cette comparaison montre bien la distance qui existe entre le malaise de son temps et le malaise du nôtre. Nous ne saurions trop insister sur ce point.

Notre époque analyse pour le plaisir de la virtuosité de cette analyse même. Mais elle ne sait pas conclure, parce qu'elle a perdu la notion profonde du bien et du mal. Elle se complaît dans son ignominie à la condition de la décrire agréablement. Il y a dans la plupart de nos grands romanciers modernes la même inharmonie que dans l'ensemble de notre civilisation. De quoi souffrons-nous ? Du décalage entre le progrès scientifique et la régression morale. Nous avons maîtrisé la nature et nous n'avons pas maîtrisé nos passions, nos vices, nos désordres ! Il en est de même de nos écrivains les plus réputés. Pour ne parler que des morts : un André Gide avait des dons incomparables. Il n'ignorait rien de la technique du roman. Mais il n'avait plus le sens moral.

Il en est de même de Marcel Proust. L'auteur de l'article que nous analysons exprime pour lui une admiration sans bornes. Il le considère comme le plus « lisible », le plus « séduisant des écrivains », mais il ajoute aussitôt : « Je ne vois pas comment on pourrait nier qu'il était spirituellement, aussi bien que physiquement, un malade ! » Et il était, semble-t-il, un homme qui ne voulut jamais réellement être en bonne santé. Il se mouvait dans les cercles de son infirmité mentale et morale, avec une complaisance évidente. « Il y avait une disparité alarmante entre ses dons qui étaient énormes et sa sensibilité morale qui était impuissante... Il ne trouva jamais une issue à son introspective, parce qu'il n'en chercha jamais une sérieusement. »

Saint Augustin a été un saint au contraire, et il a été grand, parce qu'il a su conclure. Parce qu'il a crié un jour : « C'est maintenant ! C'est maintenant ! » Heureux ceux qui savent se mettre en marche, ceux qui ne se laissent pas retenir par leur vêtement de chair, ceux qui savent un jour dire non, à tout jamais, à leurs habitudes, à leurs chaînes, à leur esclavage charnel !

Augustin, en somme, pour notre siècle, ne fut qu'un jeune homme comme tant d'autres. Son cas, pour nous n'a rien d'anormal. Mais pour tant de jeunes gens qui se complaisent dans cette pensée qu'ils « font comme tout le monde », il a eu cette singularité merveilleuse d'entendre la voix de l'esprit, désireux de triompher des instincts brutaux et vulgaires de la chair ! Oui, il est bon de « bavarder » un peu avec lui !

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

R. P. MOGENET, S. J. — **La vocation religieuse dans l'Eglise.** — In-12 de 128 p., 360 fr. — Paris, Téqui, 1952.

Voici un livre sérieux, solide et clair sur un sujet éminemment actuel. L'auteur analyse avec pénétration les causes de la crise de recrutement qui atteint présentement la plupart des communautés religieuses d'hommes et de femmes, sauf les plus récentes et les plus anciennes. Il expose ensuite l'enseignement de l'Eglise sur la nature, la noblesse et l'efficacité surnaturelle de chacun des trois vœux. Il conclut en rappelant, d'après les *Exercices* de saint Ignace, à quels signes une âme peut discerner en elle-même un authentique appel divin à la vie religieuse.

Au point de vue doctrinal, cet ouvrage ne mérite que des éloges. Les pages les plus profondes sont à notre avis celles qui définissent la nature et les limites du vœu d'obéissance. On trouvera les mieux adaptées à la réfutation des objections actuelles dans le chapitre consacré au vœu de chasteté. Sur la crise du recrutement religieux, l'auteur n'hésite pas à mettre le doigt sur les points douloureux, sans acception de personnes. Cette crise a pour cause l'étroitesse de vues, l'attache à des coutumes sans importance et surannées, le caractère impérieux de certaines autorités, l'exemple de défauts persistants relatifs spécialement à l'obéissance et à la charité fraternelle : voilà pour les communautés. Aux prêtres qui travaillent dans l'Action Catholique, est rappelée la recommandation des cardinaux et archevêques de France : « Le clergé veillera... à atténuer les conséquences d'une propagande excessive et maladroite de la spiritualité légitime du mariage chrétien ; il n'hésitera pas à enseigner la supériorité de la virginité consacrée à Dieu sur l'état de mariage. Il importe

que le clergé se fasse un devoir de respecter scrupuleusement une vocation religieuse certaine et de ne pas chercher à la retenir au profit de la paroisse et des mouvements d'Action Catholique. »

Et l'auteur cite à l'appui de cet avertissement les résultats d'une « enquête menée naguère en Hollande » sur « cette grave question... On avait interrogé 54 congrégations religieuses qui destinent une partie au moins de leurs sujets aux missions étrangères ; 53 jugèrent que la formation donnée dans les groupes d'Action Catholique était défavorable aux vocations religieuses ». Nous aimons à croire qu'une enquête analogue menée en France permettrait un jugement beaucoup plus optimiste. Mais nous aurions souhaité un peu moins d'indulgence pour ce flot de livres et de brochures prônant sans mesure l'amour humain, qui ont bien d'autres effets plus regrettables que de « bousculer des timidités jansénistes en scandalisant quelques vieilles filles » ; et désiré un peu plus d'insistance pour dire leur fait aux jeunes gens, et surtout aux jeunes filles, qui répugnent à l'obéissance religieuse comme à un obstacle au libre développement de leur petite personnalité, disposition stigmatisée par Pie XII et qui se dissimule sous de grands mots tels que « épanouissement », ou « enrichissement », entendus, hélas ! dans un sens trop naturel, pour ne pas dire naturaliste.

Malgré son prix relativement élevé, nous recommandons cet ouvrage bien informé, courageux et mesuré, écrit avec la sérénité de la vérité. Il convient aussi bien aux directeurs de conscience qu'aux maîtres et maîtresses de noviciat, aux jeunes gens qu'aux jeunes filles ; il sera très utile aussi aux pères et mères de famille qui voient poindre une vocation religieuse parmi leurs enfants. Les religieux et religieuses pourront eux-mêmes y prendre conscience de leur responsabilité propre relativement au nombre décroissant des vocations, et y trouver une invitation à pratiquer « l'auto-critique » en vue d'une plus parfaite correspondance à leur devoir essentiel de tendre à la perfection de la charité théologale et de son cortège de vertus surnaturelles.

L'âme du P. Colin, fondateur de la Société de Marie. — In-8 de 384 p. — Paris et Lyon, Vitte, et Procure des Missions (123, chemin de Choulans, Lyon), 1952.

Cet ouvrage, dû à la plume anonyme d' « un membre du tiers-ordre de Marie », parut en 1933. Cette seconde édition ne diffère de la première que par l'adjonction d'une préface de M. Jean Guitton.

Pour composer ce livre, deux sources ont été utilisées : des notes prises, à son insu, aux instructions que le Père adressait à sa communauté, et d'autres notes jetées à la hâte sur le papier aux cours de précieuses confidences faites par le fondateur devant un groupe de ses fils qui collaborèrent avec lui, pendant huit ans, à la rédaction définitive des Constitutions de la Société de Marie. L'auteur de cet ouvrage a mis en ordre ces pensées éparses, de manière à nous révéler « l'âme du P. Colin ».

Après un prologue sur la Sainte Vierge et l'esprit mariste, et sur la dévotion à S. Joseph, on suit l'enseignement du fondateur : 1° dans « la voie du renoncement » (détachement, pénitence, humilité, obéissance, pauvreté) ; 2° dans « la vie d'union à Dieu » (vie cachée, esprit d'enfance, vie intérieure) ; 3° enfin dans « le rayonnement apostolique » (zèle et charité, force et douceur, prudence, attachement à l'Eglise). Un dernier chapitre énumère et caractérise les diverses œuvres fondées par le Père.

Ces pages sont donc remplies en majorité par des citations textuelles des paroles mêmes du fondateur. Elles n'ont pas le relief d'un style fleuri, mais elles brillent par la sincérité de l'accent, la pénétration qui résulte de ce que rien n'est recommandé qui n'ait été vécu, et par la force de l'expression due à la conviction qu'a le Père de parler de ce que Dieu dit et veut. C'est là le secret de l'influence si bienfaisante qu'elles ont déjà exercées sur les âmes et dont la nouvelle édition perpétuera le bienfait.

Mgr Joseph GROS. — **Plus près de vous, Seigneur ! Conférences aux religieuses.** — In-8 de 270 p., 500 fr. — Mulhouse, Salvator, 1922.

L'auteur, évêque de Leitmeritz, en Bohême (et non Litomérice) a déjà publié un volume de conférences aux religieuses, traduit en français (même éditeur, 330 fr.). Ce nouveau travail ne doit pas être regardé comme un ensemble constituant une retraite, mais comme une série de 26 entretiens sur des sujets très divers, intéressant la formation surnaturelle des religieuses et tendant toujours à la pratique, même quand le sujet annoncé semble orienté vers le dogme ou vers la liturgie (par ex. sur la Messe, les conférences, p. 80-136). Le prélat n'hésite pas à dénoncer et à fustiger assez sévèrement les défauts de son auditoire ; mais il sait aussi le détendre et surtout fixer les leçons dans la mémoire en racontant des faits vécus par lui, ou, mais plus rarement, empruntés à la vie des saints. Dans chaque conférence, des sous-titres aideront le lecteur à bien suivre le déroulement des pensées. Il n'y a rien d'académique dans la manière de traiter les sujets ; on a plutôt l'impression d'une conversation faite avec le confiant abandon et avec la bienveillante autorité d'un père parlant à ses enfants.

Dans quelle mesure faut-il attribuer au traducteur quelques distractions ? Ainsi, p. 101, on nous dit de l'expression hébraïque *Amen* « est le seul mot que l'Eglise n'ait pas traduit » ; c'est oublier *Alleluia, hosanna,* et quelques autres. P. 104, il est un peu osé d'affirmer que le *jubilus* qui orne la dernière syllabe des *alleluia* du graduel « devait être solennel [quand ce chant résonnait] sous les voûtes des catacombes ». Il n'est pas exact de prétendre que les *Confessions* de saint Augustin, qui sont avant tout une *louange* de Dieu, conformément au sens de ce mot au début du v^e^ siècle, « ne sont *pas autre chose* qu'une confession publique ».

On aurait bien tort de s'attarder à de tels défauts qu'il eût été facile au traducteur d'atténuer ou de corriger (s'ils étaient dans le texte) par une note discrète. Ils n'empêchent pas l'ouvrage d'être un des meilleurs du genre : beaucoup d'aumôniers et quelques autres confrères pourront en tirer un excellent parti.

Dom Léonce CRENIER, O. S. B. — **Le juste milieu de la Pénitence.** — In-12 de 158 p. — Saint-Benoît-du-Lac (Québec, Canada), 1944.

L'intention de l'auteur est de rappeler, en quelques pages, l'enseignement de l'Eglise « sur la nécessité de la pénitence et les normes d'après lesquelles doit se régler la pratique de cette vertu, qui, étant d'ordre moral, consiste en un milieu, placé entre un excès et un défaut ». Car la mortification se définit : « la répression des tendances déréglées de notre volonté et de notre sensibilité en vue de soumettre parfaitement à Dieu » toute l'activité de l'âme humaine.

Ce but de l'auteur est atteint dans la première partie du livre (p. 2-49) ; une seconde partie (p. 50-108) est occupée par 12 appendices doctrinaux.

La doctrine est excellente, de simplicité, de mesure, de clarté, de cette « discrétion » tant prônée par S. Benoît. Nous pouvons donc recommander cet ouvrage ; mais ce ne sera pas sans regretter la présentation bien défectueuse de l'ouvrage : ni préface, ni tables, ni